

V A R I E T E S .

Le médecin Du Moulin, étant à l'agonie, dit à plusieurs confrères qui déploraient sa perte :

“ Messieurs, je laisse après moi trois grands médecins... ”

Croyant qu'ils allaient être nommés, nos médecins se suspendirent aux lèvres du mourant qui murmura :

“ L'eau, l'exercice, la diète. ”

Crébillon le tragique ayant eu une maladie très-inquiétante, plusieurs années avant d'avoir donné et même achevé son *Catilina*, M. Hermant, son médecin, le pria de lui faire présent des deux premiers actes qui en étaient faits. Crébillon ne lui répondit que par ce vers si connu de *Rhaddmiste* :

Ah ! doit-on hériter de ceux qu'on assassine ?

M. Malouin, célèbre médecin de la Faculté de Paris, et de l'Académie des sciences, était devenu le médecin à la mode. Il était surtout recherché par les gens de lettre et les savants ; mais il voulait qu'ils ne se permissent aucune observation sur ce qu'il prescrivait : il exigeait une confiance entière, une soumission aveugle, et il se brouillait avec ses meilleurs amis lorsqu'il leur arrivait de faire quelques plaisanteries sur la profession de médecin. L'un d'eux, avec lequel il avait rompu pour cette raison, étant tombé dangereusement malade, le docteur se rendit chez lui d'office, et lui dit : “ Je vous hais, je vous guérirai, et je ne vous verrai plus. ” Il tint paroles sur tous les points.

Une autre fois, un philosophe célèbre l'étant venu remercier, au bout de quatre ans, comme guéri par un remède qu'il lui avait indiqué, et qu'il avait eu la patience de pratiquer aussi longtemps, il l'admira, et s'écria : “ Embrassez-moi ; vous êtes digne d'être malade ! ”

Malouin avait imaginé de me faire prendre en lavements des infusions de vulnéraire. Cela ne me fit rien ; mais au bout de son période accoutumé, le mal avait cessé. Et voilà Malouin tout glorieux d'une si belle cure ! Je ne troublai point son triomphe ; mais lui saisissant l'occasion de me faire une mercuriale : “ Eh bien ! mon ami, me dit-il, croirez-vous désormais à la médecine et au savoir des médecins ? ” Je l'assurai que j'y croyais très-fort. “ Non, reprit-il, vous vous permettez quelquefois d'en parler un peu légèrement ; cela vous fait tort dans le monde. Voyez : parmi les gens de lettres et les savants, les plus illustres ont toujours respecté notre art ; et il me cita de grands hommes. “ Voltaire lui-même, ajouta-t-il lui qui respecte si peu de chose, a toujours parlé avec respect de la médecine et des médecins. — Oui, lui dis-je, docteur, mais un certain Molière ! — Aussi, me dit-il en me regardant d'un œil fixe, et en me serrant le poignet, aussi comment est-il mort ? ”

On a dit que les ordonnances de Tronchin étaient toutes savonnées, parce qu'il appliquait le savon à toutes sortes d'infirmités. En effet, M. le comte de Ch*** s'étant rendu à Genève, exprès pour y consulter ce célèbre médecin, de retour il

communiqua à plusieurs personnes l'ordonnance qu'il en avait reçue. On la confronta avec plusieurs autres, et il se trouva qu'il y avait dans toute du savon ; ce qui fit lire plaisamment que si la blanchisseuse de M. Tronchin l'eut su, elle lui eut intenté un procès.

On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus Icilius était celui qui en profitait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbach, lui dit que s'il la perdait il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : “ Toujours assassin ! ”

Un jour le grand Frédéric dit à son médecin : “ Parlons franchement, docteur ; combien avez-vous tué d'hommes pendant votre vie ? — Sire, répondit le médecin, à peu près trois cents mille de moins que votre Majesté. ”

Bouvard, étant un jour allé voir un de ses malades, le suisse l'arrêta, en lui disant qu'il était inutile qu'il montât, parce que le malade était mort dans la nuit : “ Il est mort, reprend M. Bouvard ; ah ! le gaillard !!! ” et il remonte en voiture.

Un homme de condition était très-malade à une terre en Auvergne éloignée de tout secours. M. Bouvard se trouvait par hasard à Clermont. On propose de l'envoyer chercher : “ C'est un médecin trop considérable, dit le malade, je n'en veux point ; je préfère le chirurgien du village ; qu'on l'aille chercher, il n'aura peut-être pas la hardiesse de me tuer. ”

Une dame consultait Bouvard sur un remède à la mode, et lui demandait si elle pouvait en prendre :

“ Madame répondit Bouvard dépêchez-vous d'en user pendant qu'il guérit. ”

Le docteur J*** venait d'opérer un de ses clients auquel il avait coupé la jambe.

Un proche parent de la victime le prend à part :

“ Pensez-vous, monsieur le docteur, lui demanda-t-il, que le malade en réchappe ? ”

— Lui ? Il n'y a jamais eu l'ombre d'espoir. — Alors, à quoi bon le faire souffrir ? — Eh ! que diable, monsieur, est-ce qu'on peut tout de suite dire à un malade qu'il est perdu ?... Il faut bien l'amuser un peu. ”

Voltaire demandait à un jeune homme quel état il allait prendre : “ Celui de médecin, lui répondit-il. ” — C'est-à-dire, répliqua le poète philosophe, que vous allez mettre des drogues que vous ne connaissez pas dans des corps que vous connaissez encore moins. ”

Le docteur Abernethy était bien connu pour son laconisme. Il détestait les longues consultations et les détails inutiles et filandreux. Une dame, connaissant cette particularité, se présente chez lui pour le consulter sur une grave blessure qu'un chien lui avait faite au bras.